

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 123-126

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Revue du Mois

Nous n'avons dû être fâchés, ni les uns ni les autres, de voir le retour du printemps, avec la nature en fête et les cœurs pleins d'« Alléluia » ! Un soleil vraiment royal nous a rendu Pâques plus glorieux et la vie moins triste, d'autant plus que les plénipotentiaires d'Algésiras, bien inspirés cette fois, ont enfin voulu mettre leur griffe nau bas du traité qu'ils avaient si longuement et si péniblement élaboré. Leurs gouvernements respectifs les ont couverts de titres et d'éloges, de rubans et d'étoiles et ils avaient somme toute l'air bien satisfaits d'être débarrassés de leur corvée. Ils n'en avaient pourtant que l'air... car, en ce qui concerne l'Allemagne, et l'Allemagne surtout, il y a eu des mécomptes et des déceptions. Té, mon bon ! En commençant la Conférence, on avait tellement retroussé ses moustaches, du côté de Berlin, qu'il y a eu un moment de « Katzenjammer » quand, au moment de l'addition, on a dû constater que M. Delcassé (ou son prête-nom) était le vainqueur de la « journée ». Les terribles moustaches, à Berlin, lançaient des éclairs, l'empereur était furieux : il l'a dit, il l'a fait savoir : un télégramme par ci, un télégramme par là, ah ! ça, mais on se fiche de moi ! À moi, soldats, à moi, lansquenets ! à moi, les aïeux, à moi mes fidèles sujets : Deutschland über alles ! L'Italie me lâche ! La Russie me tourne le dos ! Alphonse, Edouard, Victor Emmanuel, où êtes-vous donc !... Quelle couleur ! quel crapaud !... Eh bien, il a fallu les croquer, et c'est un officier de l'armée fédérale qui va être chargé de faire la police là où la couronne impériale aurait voulu couvrir tout le monde de son ombre terrible et redoutée. Allons, Sire, ne vous fâchez pas tant ! Il n'y a vraiment pas de quoi ! Prenez patience : Tanger vous échappe, mais Tafenbach vous reste : la prochaine fois il fera mieux, je vous le promets !

C'est donc Algésiras qui nous donne la note gaie pour ce dernier mois... d'Avril, et on pourrait, par ce temps de poisson, rappeler à qui de droit la parole historique d'un député d'Alsace à l'Assemblée Nationale :

« Messieurs tous mes « brochets » sont « détruites ». Projets détruits ! il y a de ça, en effet !

Contentons-nous, pour le quart d'heure, de ce brin de gaîté. Tout le reste, hélas ! n'est que deuil et tristesse. Voici des semaines que nous vivons sous la pénible impression de la catastrophe de Courrières ; notre imagination, nourrie de la sombre vision des mineurs enfouis sous la terre qui leur servit de tombeau, a été plus excitée encore en apprenant qu'après vingt jours d'ensevelissement une douzaine de ces malheureux ont revu la lumière, nous faisant supposer que des centaines d'autres auraient pu être sauvés si les moyens de sauvetage et peut-être aussi les mesures les plus élémentaires avaient été employées en temps opportun. Ce n'est pourtant qu'une supposition et on ne la fait qu'en tremblant. Nous préférons penser que s'il y a eu des responsabilités dans cette catastrophe elles n'ont pas été aussi coupables et aussi criminelles qu'on le dit et qu'une fois de plus le plus grand coupable a été la nature elle-même dont tous les secrets ne sont pas encore violés. C'est ce qu'a cherché à nous faire comprendre l'éminent géologue français, M. Jean Brunhes, professeur à l'université de Fribourg, dans une conférence des plus intéressantes, faite dans le vaste amphithéâtre du Palais de Rumine, à Lausanne, au profit des victimes de Courrières ; en un français des plus limpides, à l'appui de cartes et de projections lumineuses du plus bel effet il nous a fait descendre, avec lui dans ce milieu houiller dont l'infortune nous a profondément émus et qui ne cesse de nous intéresser malgré les désordres et les grèves qui continuent à sévir autour des puits du Nord de la France. Il nous a révélé la géographie humaine, et du même coup (comme c'est son habitude) nous a séduits par son cœur d'apôtre social et de savant chrétien.

Nous étions encore tout abandonnés aux réflexions que nous suggérait le drame du pays noir quand, un beau matin, nous avons appris, avec consternation, l'éruption du Vésuve et les discordes qui en sont la conséquence. Et avant même d'être remis de cette émotion voilà que le tremblement de terre de San-Francisco nous plonge dans une nouvelle angoisse. En moins d'un mois, trois catastrophes ! En moins d'un mois des milliers de victimes, des millions de pertes, voilà le bilan de ce premier mois de la belle saison ! Nous sommes, hélas ! si éloignés du théâtre de ces horreurs, que, grâce à la nature qui se réveille, grâce au mouvement, à la vie, aux occupations et aux affaires qui nous entraînent, nous ne leur accordons qu'une partie de l'attention qu'elles méritent. Chez nous on ne parle que de fêtes, de banquets et d'illuminations prochaines ; quelques journalistes ont bien essayé de crier à l'excès : c'est inutile ; leur voix se perd dans le désert et nous-mêmes nous unissons par nous assoupir en chassant ce cauchemar qu'un coup de grisou, un volcan en

fureur, ou un continent qui s'écroule avaient amené à la surface de notre cerveau. Il faut dire pourtant, à l'honneur de l'humanité, que nous avons eu une grande part au concert de pitié, de condoléances et de générosité qui s'est porté vers les champs de la douleur humaine. Et en fait, nous ne pouvons pas faire davantage et nous ne pouvons ressusciter les morts, ni enrayer les ravages d'une force que la science elle-même est impuissante à dompter. Plaise à Dieu que cette année du moins, nous soyons au bout de ces désastres immenses qui font pleurer les âmes sensibles et que la froide raison ne peut que constater !

Du reste, après le drame et la tragédie, voici la comédie ; voici la date des élections françaises. Les paris sont ouverts et tout le monde va avoir les yeux fixés vers les urnes qui renferment, en quelque sorte, les nouvelles destinées de nos voisins.

Rien ne sera changé, nous disent les pessimistes impénitents : nous allons à la révolution, clament les plus craintifs : et la masse que dit-elle, que pense-t-elle ? C'est là ce qu'il faudra voir car le dernier mot lui appartient. Dès la prochaine revue nous pourrions dire à nos lecteurs si la mentalité du peuple français a subi quelque transformation et si elle a compris ce que voulaient de lui les gouvernants et les meneurs dont les exploits ont défrayé la dernière session parlementaire. Ah ! nous ne craignons pas d'être prophète si nous ne savions, par une expérience qui commence à compter, que la liberté du vote est une pure illusion au pays de Combes et du général André. Le pays de France n'est pas aussi pourri qu'on le croit : il a du ressort et de l'énergie ; mais il vit depuis trop longtemps sous l'influence d'une intoxication dont il aura peut-être de la peine à sortir la prochaine fois, c'est à dire demain. Il est grisé, il est ivre : il sait, mais il ne veut pas. Et pendant ce temps « la bande opère » : il ne s'agit que d'une bande, après tout, d'une sorte de « colonne infernale » qui promène ses fureurs, ses appétits et ses vengeances partout où elle trouve accès. Avec de l'argent, idole du jour, on fait bien des choses ; et les braves gens n'en ont pas autant que les autres ; ou bien quand ils en ont ils ne savent pas comment l'employer. De là leur faiblesse ; de là leurs défaites chroniques, ici, ailleurs, partout. Ah, mille bombes ! comme on aimerait se tromper ! bon gré mal gré, on regarde, on écoute, on consulte la France et on voudrait une bonne fois la voir sortir de son bourbier. Bourbier ! nous dira-t-on, mais vous avez la berlué ! C'est possible, mais qu'y faire ? Nous sommes comme ça ; nous sommes craintifs, timides : nous avons peur des libéraux parce qu'ils vont trop vite, des nationalistes parce qu'ils vont trop loin, des radicaux parce qu'ils font trop de bruit, des socialistes parce qu'ils ont toujours faim, des conservateurs parce qu'ils perdent la tête... Alors ?... Eh bien, on vous le dira une autre fois.

Bien que la Rédaction des *Echos* n'ait pas été invitée aux fêtes d'inauguration du Simplon, nous saluons pourtant d'avance le grand jour qui approche et qui fera dresser le grand Bonaparte dans son cercueil de marbre. Le Simplon ! « Potztausig »... œuvre colossale, œuvre grandiose, et nous allons voir de nos yeux ce que le vainqueur d'Arcole n'a même pas osé rêver. Heureux Valaisan ! Vous allez devenir un canton, une nation de premier ordre : un roi va venir boire à votre santé sur les confins de votre territoire ; des centaines de redingotes et de « fracs » vont passer au milieu de vous pour commémorer le « great attraction » de la saison. Les yeux de votre chroniqueur habituel pleurent de joie... et d'envie. Pourvu qu'après toutes ces émotions on ne le force pas à émigrer à Fribourg avec sa plume et sa prose !... Non, voyez-vous, ça ne se peut pas : Vive le Simplon ! vive le Valais ! Prosit !

L.W.